
*VERS à M. le Marquis d'ENTRAGUES,
Brigadier des Armées du Roi & En-
seigne des Gendarmes de sa Garde,
nommé par S. M. à la Survivance de
Grand Fauconnier de France.*

Naissance, esprit, talens, & cet art plus flatteur,
L'art de plaire, heureux avantage
Que tu sçais réunir aux qualités du cœur,
Sont de tes jeunes ans l'éclatant appanage.
Favori de la Gloire, ainsi que de l'Amour,
On t'aime également à la Ville, à la Cour.
D'ENTRAGUES, ta brillante aurore,
Des bienfaits de ton ROI, va s'embellir encore.
LOUIS à ton amour donne un nouveau lien :
Son choix fait son éloge autant qu'il fait le tien.

*Par M. DELPORTE DESFONTAINES,
Gendarme de la Garde du Roi.*

*ETRENNES à Madame la Marquise
de Pr. . . .*

Vous fûtes Reine des Amours ;
Par l'esprit aujourd'hui vous sçavez nous séduire.
Sur les cœurs vous régniez toujours,
Vous n'avez que changé d'empire.

42 MERCURE DE FRANCE.

Le temps détruit les plus beaux monuments ;

A vos jours chacun s'intéresse.

Ciel ! daigne conserver long-temps

Des jours fiés par la sagesse

Honorés par les sentimens.

*Par M. de C***.*

RÉFLEXIONS SUR LES HOMMES.

*Par Madame D***.*

LES Hommes sont souvent assez vains pour se dire favorisés des Femmes, & ils sont quelquefois assez sincères pour convenir qu'ils n'en sont point aimés, & qu'ils ignorent le vrai moyen de leur plaire. Il en est beaucoup, il est vrai, qui doivent leurs bonnes fortunes à leur générosité, au caprice, à la foiblesse, & presque jamais aux sentimens que le vrai mérite doit inspirer. Mais, que leur importe après tout d'être aimés, quand ils n'aiment pas eux-mêmes ? Ils ne s'attachent en effet presque tous qu'à l'extérieur d'une Femme; ils font si peu de cas du reste, ils sont si persuadés de la foiblesse de nos lumières, qu'ils ne daignent pas seulement nous tromper avec art. Ils louent

la jeunesse de celle qui n'en a plus les agrémens ; ils vantent la beauté de qui n'y peut prétendre ; pour plaire à celles qui les écoutent, ils déchirent les absentes ; mais quand ces dernières paroissent, le masque tombe, le beau parleur oublie son rôle, & rend à celle qu'il vient de maltraiter les éloges qu'elle mérite. Je sçai que la louange plait ; que c'est par elle qu'on gagne presque tous les cœurs : mais qu'il faut d'art pour bien louer ! Ce n'est qu'en pensant ce qu'on dit, qu'on parvient à le persuader. Si l'amour-propre nous aveugle, la raison nous éclaire, & nous sçavons apprécier en secret ce que nous valons. Qu'une Femme ose tenter de sortir du cercle étroit où son éducation semble la renfermer, on lui prodigue les éloges ; on l'élève non-seulement au-dessus de son sexe, mais encore au-dessus des plus illustres Ecrivains. Que cette même Femme, enhardie par des éloges si flatteurs, use en conséquence du privilège accordé à tout être pensant ; à peine daigne-t-on l'écouter. On est si convaincu de la fausseté de ses argumens, que la seule politesse semble engager à y répondre. Eh, Messieurs ! soyez plus justes, ou connoissez mieux vos intérêts. Est-ce en humiliant les femmes que vous

44 MERCURE DE FRANCE.

prétendez les gagner ? Vantez moins leurs charmes ; accordez-leur du moins le sens commun : vous leur plairez , je crois , plus sûrement.

LETTRE à M. DE LAPLACE, sur les Privilèges des DAMES DE BEAUVAIS.

JE N'AI pas l'honneur , Monsieur , de connoître Madame *le Begue Dupont* , dont on trouve une Lettre à l'article des Cérémonies publiques , dans votre *Mercur* du mois de Décembre 1763 ; je voudrois cependant servir d'écho à la voix publique , & faire part à l'ingénieux Auteur de cette pièce , de l'effet qu'elle a produit dans le monde. On a été charmé d'apprendre que les *Dames de Beauvais* étoient rentrées dans leurs Privilèges , & qu'elles alloient jouir de nouveau d'une prérogative aussi glorieuse que justement méritée. Cet événement doit faire époque dans le siècle de la Philosophie & de la Politesse ; il ne sçauroit être trop répété : nos fastes littéraires doivent l'immortaliser. Si, j'étois

JANVIER. 1764. 45

Poëte , je voudrois faire des vers en l'honneur des *Dames de Beauvais* , & de leur éloquente Panégyriste. Mais , comme le Ciel ne m'a pas départi ce talent , je prie Madame *le Begue* de vouloir bien se contenter de cette foible marque de ma reconnoissance & de ma satisfaction. J'ai l'honneur d'être , Monsieur , avec toute la considération dûe aux talens qui vous distinguent dans la République littéraire , &c.

DE DUPUIS ,
Gentilhomme de Périgord.

P. S. Vous m'obligerez sensiblement , Monsieur , si vous voulez bien faire imprimer ma Lettre dans le second volume du *Mercur* de Janvier 1764 , à l'article des *Pièces fugitives*. L'usage que vous en ferez me déterminera à vous envoyer plusieurs morceaux sur la Littérature & les Sciences.



QUATRIÈME LETTRE d'une jeune
Etrangère sur les MODES & USA-
GES DE FRANCE.]

J'AUROIS eu, ma chère *Miss*, bien des choses encore à t'écrire sur toutes les espèces de coëffures des Françoises, si je m'étois engagée à des détails exacts. Ce seul article fourniroit à des volumes considérables : je suis surprise même, attendu la mode des Ouvrages philosophiques en France, que l'on n'en ait pas fait déjà une sorte de Description *Encyclopédique*, ou tout au moins un gros *Almanach*, aussi instructif que bien d'autres ; car je conçois bien que la fréquence des variations exigeroit des éditions souvent renouvelées, avec changemens & augmentations. Je t'ai promis de te faire voir les Dames Françoises en deshabilité. Imagine-toi le spectacle le plus galant, & en même-temps le plus modeste : car elles ne sont peut-être jamais plus complètement vêtues que dans plusieurs de ces *Deshabilités*. Remarque avec moi, en cette occasion comme en d'autres, l'esprit conséquent & juste qui gouverne

cette agréable partie de la Nation. Je n'entends point par *Deshabillé*, ces premiers vêtemens très-courts que l'on passe négligemment dans les bras, immédiatement en sortant du lit. Ils sont charmans néanmoins, sur-tout dans les premiers instans où les vapeurs fugitives du sommeil ne laissent pas encore la force de nouer tous les rubans qui en font les attaches; ou bien les font nouer si lâches, qu'ils seroient à la merci de toutes les surprises. Quelques instans après ils deviennent des vêtemens qui joignent & marquent assez juste la taille. Ils sont blancs, & garnis, ainsi que les jupons, d'une quantité prodigieuse de dentelles, de blondes, ou de très-belles mouffelines fort plissées. Comme le temps où servent ces demi-vêtemens n'est consacré qu'aux soins les plus mystérieux de la toilette de propreté, ou à la plus intime familiarité, je ne compte le *Deshabillé* que de ce qu'on appelle la *Robe à peigner*, c'est-à-dire, celle que l'on prend pour passer à la toilette d'apparat. Ces robes sont d'étoffes simples en soye ou en toile de Perse, mais agréables ordinairement par la variété des couleurs, que le goût prescrit de choisir douces & tranquilles; quelquefois même un peu sombres. On

48 MERCURE DE FRANCE.

a ses raisons pour cela. C'est le moment où la nature est abandonnée à elle-même, où les charmes d'un beau tein sont livrés à leurs propres forces : ils n'auroient pas toujours celle de disputer avec avantage contre des couleurs trop éclatantes. C'est par-dessus cette robe que les Dames prennent, quelquefois assez longtemps avant la toilette même, un surêtement de la mouffeline ou du linon le plus fin, que l'on appelle *Peignoir* : ornement mille fois plus galant & plus riche, que l'usage désigné par son nom paroîtroit l'indiquer. Ils sont ordinairement bordés par-tout d'une dentelle, plus ou moins large, plus ou moins précieuse, suivant l'état de dignité ou de luxe, & suivant l'éclat des toilettes. Les manches fort amples de ces peignoirs, ont été abrégées depuis quelque-temps dans leur longueur, pour ne venir que jusques aux coudes. Ingénieuse prévoyance de ce sexe charmant sur les plus petites ressources du beau dessein de plaire ! Les manches de ces peignoirs, ainsi raccourcies, accompagnent avec grâces un beau bras nud qui travaille à la chevelure, sans le gêner, ni sans le dérober aux desirs des spectateurs. Si tu voyois, ma chère *Miss*, quelques-unes de ces jolies Françaises,

Françaises,

Françoises, ainsi vêtues de lin, vis-à-vis de leurs toilettes chargées de mille bijoux dont la richesse & la galanterie, réunies dans une adroite confusion, offrent un spectacle étincelant; si tu les voyois, dis-je, avec toutes leurs petites grâces, qu'on ne peut décrire ni imiter, avec ces grâces artificielles en toute autre qu'une Françoise, mais la nature même en elles; tu les prendrois alors pour les Prêtresses de l'Amour, sacrifiant sur l'autel de la Galanterie; ou pour quelques Enchanteresses, d'un ordre supérieur & céleste, qui préparent ou qui opèrent les charmes de la volupté,

N. B. C'est avec regret que les bornes de notre Journal nous obligent à remettre la suite de cette Lettre au volume prochain.

LE mot de la première Énigme du premier volume du Mercure de Janvier est *le Diable*. Celui de la seconde est *la fausse Monnoie*. Celui de la troisième est *Jan* ou *l'année*. Celui du premier Logogryphe est *Hiver*, où l'on trouve *ver*; & en ôtant l'*v*, reste *hier*. Celui du second Logogryphe est *Chandelle*, où

II. Vol. C

50 MERCURE DE FRANCE.
l'on trouve l'Abbaye de *Chelle*, *halle* &
lande.

E N I G M E.

P O U R R O I S - J E sans gémir te déclarer mon sort ?
A peine mon époux a-t-il vu la lumière,
Que de fiers ennemis conspirèrent sa mort,
Dans un piège imprévu cette troupe guerrière,
L'engage par degrés, & je lui fers d'appui,
En m'exposant aux coups qu'on prépare pour lui ?
Il s'échappe en fuyant, & je suis prisonnière.
Il alloit succomber, privé de mon secours ;
Mais un puissant génie a protégé ses jours.
Les vainqueurs insolens, ivres de leur victoire,
Avoient cru l'accabler sous leurs vastes projets ;
Lorsqu'en changeant de sexe, un seul de ses Sujets
Brisa mes fers & lui rendit sa gloire.
Mais les vainqueurs en vain se pressent sous mes
pas :

Tous ces honneurs ne sont rien que fumée.
Après avoir vaincu dans cent & cent combats,
Un enfant quelquefois dissipe les soldats,
Me foule aux pieds & détruit mon armée.

Par M. D. R***.

A U T R E.

J suis tout seul quelquefois,
 Et j'ai quelquefois un frère ;
 Nous suivons les mêmes loix
 Par un chemin tout contraire.
 Sans regret je suis caché
 Dans une sombre demeure :
 Je l'aime tant , que je pleure
 Lorsque j'en fais arraché.
 Quoique sans cesse je nage
 Sur un perfide élément ,
 Je ne crains point le naufrage,
 Et me noye à tout moment.
 Je n'ai bras , ni pieds , ni tête :
 Je ne suis de chair ni d'os ;
 Et fût que l'un m'arrête ,
 L'autre trouble mon repos.

L O G O G R Y P H E.

LECTEUR , je ne sçauois paroître
 Sans vous causer beaucoup d'effroi.
 Transposez quelques pieds , je n'appartiens qu'au
 Roi.
 C'en est assez pour me connoître,
 Par M. LAGACHE fils , à Amiens.

C ij

A U T R E.

DANS huit lettres trouvez Châtel ,
Étole , écho , lacet , hôtel ,
Calote , lac , taloche , cole ,
Chat , côte , tache , cale , Eole.

C O U P L E T S

*A Mlle de la M..... qui avoit demandé
à l'Auteur ce que c'étoit que l'Amour.*

Sur l'Air : Etre fille , avoir des Enfants.

IR I S , l'Amour est un Enfant
Dont le doux badinage
Fait le plaisir ou le tourment
Des filles de votre âge.
Comme vous il est plein d'attraits ,
Comme vous il sçait plaire ;
On diroit en voyant ses traits ,
Que vous êtes sa mère.

Ea les yeux pleins de douceur ,
La voix intéressante ,
Le langage tendre & flatteur ,
Et l'humeur complaisante ;
Dans les ris comme dans les jeux ;
Même dans les allarmes

Les pleurs qui coulent de ses yeux
Ont toujours mille charmes.

Il sçait attendrir la beauté
Quand il veut la surprendre,
Et le cœur le plus indompté
Ne sçaitroit s'en défendre ;
C'est un tyran, un doux vainqueur,
Qui par des traits de flâme,
Fait sa gloire & notre bonheur
En régnañt dans notre âme.

S'il fait l'avengle quelquefois,
C'est un pur artifice ;
S'il semble n'avoir point de loix,
Redoutez son caprice.
Pour mieux s'assurer du flambeau
Qu'il porte auprès des Belles,
Il faut arracher son bandeau,
Et lui couper les ailes.

Iris, reconnoissez l'Amour
A tous ces caractères.
Je voudrois pouvoir en ce jour
Vous chanter ses mystères :
Mais le respect me fait la loi,
Je n'ose vous les dire ;
Un Mortel plus heureux que moi
Sçaura vous en instruire.

Par M. LE BOUVYER DESMORTIERS.

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LETTRE à M. DE LA PLACE, Auteur
du *Mercure*, sur l'ÉLOGE DE SULLY,
par M. THOMAS.

MONSIEUR,

DANS un Ouvrage périodique intitulé, *l'Année Littéraire*, qui se vend à Paris chez *Panckouke*, on a imprimé une Lettre contre l'Éloge de *Sully*, par *M. Thomas*. On y accuse cet Ecrivain d'avoir pris plusieurs morceaux de son Discours dans les *Considérations sur les Finances*, de *M. de Forbonnais*. J'ai voulu examiner par moi-même sur quoi cette accusation pouvoit être fondée : voici le résultat de mes recherches. Permettez-moi, Monsieur, de vous en rendre compte. J'avois espéré quelque temps que *M. Thomas* pourroit répondre lui-même : mais sans doute il a dédaigné des accusations qui étoient trop inju-

rieuses pour pouvoir lui nuire. Je me charge très-volontiers de ce qu'il n'a pas voulu faire ; & c'est encore plus par l'intérêt de la vérité ; que par l'estime particulière qui m'attache à cet Ecrivain. Je vais commencer par le Discours , & je viendrai ensuite aux notes.

M. Thomas , dans son Discours , a dit , page 36 , que les Membres du Conseil des Finances forçoient , par d'indignes délais , les Créanciers de l'Etat à réduire eux-mêmes leurs sommes , & les portoit ensuite toutes entières sur leurs comptes ; pag. 37 , que Sully commença par remettre aux Provinces vingt millions d'arrérages de Taille ; que depuis il diminua l'année en année cet impôt de deux millions ; qu'il regardoit la Taille comme un impôt vicieux de sa nature , & sur-tout la Taille arbitraire. Il rapporte , p. 41 , ce mot célèbre de Sully , contre les Officiers de Justice qui avoient osé défendre la sortie des bleds de leur Province : **SIRE** , si chaque Officier en faisoit autant , votre Peuple seroit bientôt sans argent , & par conséquent **VOTRE MAJESTÉ**. Je vois dans ces trois articles trois faits qui se trouvent exactement rapportés dans les Mémoires de Sully : & il seroit assez difficile de prouver que

ces faits appartiennent à M. de Forbonnais, parce qu'il les a transcrits dans ses *Considérations sur les Finances*.

On a osé avancer que le parallèle de Colbert & de Sully étoit puisé tout entier dans l'Ouvrage de M. de Forbonnais. Il est vrai que M. Thomas n'a point créé les faits, sur lesquels est fondé ce parallèle ; il est vrai encore que les mots de *courage*, d'*activité*, d'*ordre*, d'*économie*, de *droits intérieurs*, de *commerce*, de *calculs politiques*, d'*Agriculture*, de *combinaison d'impôts*, se trouvent également dans les deux Ouvrages : mais voilà à-peu-près ce qu'ils ont de commun. M. de Forbonnais a fait quelques réflexions générales sur le Ministère de Sully, p. 88, & sur celui de Colbert, p. 271 : mais il n'y a pas la moindre trace d'un parallèle. M. Thomas, dans son Discours, a rapproché ces deux grands Hommes, & il a comparé successivement leurs opérations, leurs principes, leurs succès, leurs talens, & leur caractère. Il a fait voir en quoi ces deux Ministres se ressembloient, en quoi ils différoient l'un de l'autre. Ce parallèle exact & détaillé n'avoit été fait, ni par M. de Forbonnais, ni par aucun Ecrivain avant l'Auteur de l'*Eloge de Sully*. S'il y a,

dans les recherches & dans l'Eloge, quelques mots qui se ressemblent, c'est que *les faits*, dont l'un & l'autre parlent, sont précisément les mêmes pour tout le monde; c'est qu'on ne peut parler d'administration, sans employer les termes d'*Agriculture*, de *Navigation*, de *Commerce*, d'*Impôt*; c'est qu'enfin il n'y a qu'une manière de juger de certaines opérations, pour tous ceux qui ont des lumières & du bon sens.

Je passe maintenant aux notes. Voyons si l'accusation de plagiat, pour cette partie, est mieux fondée. M. Thomas, pag. 71, dit que Sully se transporta en 1596 dans les principales Généralités du Royaume, pour en connoître les revenus, & que les Financiers n'osèrent rien pour le traverser. Il entre là-dessus dans quelque détail sur les difficultés qu'il eut à essayer. Qui ne voit que ce sont-là des faits qui appartiennent à l'Histoire? Et de quel front ose-t-on attribuer ces faits à M. de Forbonnais, comme si c'étoit un bien qui lui appartînt en propre? Qu'on ouvre les *Mémoires de Sully*, & l'on trouvera ces faits tels que l'Auteur de l'Eloge les a rapportés. Falloit-il donc qu'il les falsifiât, pour ne pas se rencontrer avec M. de Forbonnais? On cite en-

core trois notes, l'une sur les opérations de *Sully* dans les Monnoyes, l'autre sur la Gabelle, & la dernière sur la réduction de l'intérêt. Ces trois notes roulent également sur des faits. *M. Thomas* dit que les opérations de *Sully* sur les Monnoyes ne valurent rien, & il en rapporte les raisons. Devoit-il donc en apporter de fausses, parce qu'on avoit déjà écrit là-dessus avant lui? Et ne lui étoit-il pas aussi permis de dire, qu'il y avoit en France beaucoup d'Espèces étrangères, & que, malgré l'Ordonnance du Roi, on ne voulut pas les porter à la Monnoye, parce qu'on devoit y retenir des droits considérables? *M. Thomas* rapporte ensuite quelle étoit la proportion de l'or à l'argent en France, en Espagne, en Angleterre, & en Allemagne: mais il avoue de très-bonne foi qu'il n'a pas inventé cela. Il n'y a pas d'apparence que *M. de Forbonnais* l'ait plus inventé que lui; & probablement cent personnes, qui auroient à parler de cette proportion, seroient toutes obligées de dire la même chose. Car une opération d'Arithmétique, lorsqu'elle est juste, appartient, je crois, à tous ceux qui savent compter. Des faits que *M. Thomas* cite sur la Gabelle, les uns font dans les Mémoires de

Sully, les autres sont connus de toute la France. Qui ne sçait, par exemple, que le Sel est une denrée très-commune, & qu'on la vend fort cher à des pauvres? Qui ne sçait que les Troupeaux, faute de Sel; périssent de plusieurs maladies; & qu'on les écarte même des bords de la mer, où ils pourroient se guérir? Qui est-ce qui ne se plaint tous les jours de ce grand nombre de brigands qui passent leur vie au faux-saunage, & qui auroient pu exercer une profession utile? Quoi! parce que M. de Forbonnais a écrit sur ces abus, il seroit défendu de dire que ces abus subsistent encore! Il s'agit bien tel de répéter ou non une phrase qui ait déjà été dite; il s'agit du bien de l'Etat, & de vérités utiles; & ces vérités, il faut les répéter sans cesse, jusqu'à ce qu'elles aient enfin produit leur effet. Enfin, dans sa note sur la réduction de l'intérêt, M. Thomas a dit que cette opération de Sully avoit été fort utile à la France; & il a remarqué que toutes les Nations voisines payent aujourd'hui l'intérêt de l'argent moins cher que nous. Il n'y a pas de Banquier, d'Agioyeur, ou d'Agent de Change, qui ne sçache cela, & probablement, sans avoir jamais lu les recherches de M. de Forbonnais sur les

60 MERCURE DE FRANCE.

Finances. Pourquoi M. Thomas n'auroit-il point eu le même avantage ?

Voilà pourtant à quoi se réduit cette prétendue accusation de plagiat. 1°. Quelques faits qui se trouvent dans les *Mémoires de Sully*, où M. de Forbonnais les a puisés ainsi que M. Thomas ; des faits liés nécessairement à l'Eloge, & qu'il étoit impossible de passer sous silence. 2°. Quelques autres faits, qui ne sont point à la vérité dans les *Mémoires*, mais dont les uns sont connus de tout le monde, comme les abus de la Gabelle ; les autres sont des faits de calcul, comme la proportion de l'or à l'argent du temps de Sully. Il faut voir cependant comment l'Auteur de la Lettre s'accroche à tous les mots, pour tâcher de trouver quelque ressemblance entre les *Recherches sur les Finances* & l'*Eloge de Sully*. M. de Forbonnais a employé l'expression *puiser dans les mines*, & elle se trouve aussi dans l'Ouvrage de M. Thomas. L'Auteur des *Recherches* a dit, que Sully soutint en homme de Guerre son opération de Finance. L'Auteur de l'*Eloge* a dit, ce n'est point à Sully à trembler ; comme Ministre, il écrase l'injustice ; comme Guerrier, il brave les menaces. Voilà ce qu'on appelle plagiat ! En effet, il y a dans les

deux phrases le mot de *Sully*, & le mot de *Guerrier* ressemble assez à celui d'*homme de Guerre*.

Quelles accusations ! On prouveroit de même que l'*Oraison funèbre de Turenne*, par *Flequier*, a été prise toute entière de celle de *Mascaron*, parce qu'on trouve tous les mêmes mots dans l'une & dans l'autre. En vérité, M. de *Forbonnais* lui-même a dû être plus indigné que M. *Thomas* contre l'Auteur de cette Lettre, quel qu'il soit. Connu par un bon Ouvrage sur les Finances, n'a-t-il point assez de sa propre gloire, sans qu'on s'efforce de lui attribuer encore les Ouvrages des autres ; & son mérite a-t-il donc besoin d'être relevé par un si petit artifice ?

Il ne tient pas à l'Auteur de la Lettre qu'on ne croye que tout l'*Eloge de Sully* se trouve dans les *Recherches sur les Finances*. Il commence d'abord par retrancher les deux premières parties, comme n'ayant pas réussi. Je conviens qu'elles ne devoient ni ne pouvoient pas être aussi intéressantes que la troisième ; mais elles ont tout le degré d'intérêt & d'éloquence dont elles étoient susceptibles : & il me semble que le Public a retrouvé dans ces deux parties le Panégyriste du Maré-